HABITER.

par Marc Richir.

Mais le corps comme corps nu n'est pas la première possession : il est encore en dehors de l'avoir et du non-avoir. Nous disposons de notre corps selon que nous avons déjà suspendu l'être de l'élément qui nous baigne, en habitant. Le corps est ma possession selon que mon être se tient dans une maison à la limite de l'intériorité et de l'extériorité. L'extraterritorialité d'une maison conditionne la possession même de mon corps.
E. Lévinas

À notre époque d'indifférenciation symbolique universelle, où toutes les choses humaines tendent à être nivelées par la machine aveugle de la "rentabilité", et donc à être ramenées à l'abstraction du concept, il est plus que jamais nécessaire de rappeler que, tout comme les langues, les outillages, les mythes ou les "représentations", la maison et l'habiter constituent une immense énigme anthropologique. C'est que, nulle part et jamais l'on ne rencontrera l'homme sortant tout nu des "bras" de la nature, ou que partout et depuis toujours, l'énigme de l'homme consiste en ce qu'il est, de part en part, dès avant la naissance et jusqu'au-delà de la mort, à travers tous les épisodes de sa vie, un "animal symbolique", un être *de culture* - la culture fût-elle, comme aujourd'hui, plus ou moins en voie de décomposition ou d'effondrement. C'est donc selon une abstraction bien de notre temps que l'on voudrait "déduire" la maison et l'habitat de "besoins" élémentaires (se protéger des intempéries, aménager un espace privé, etc.), évidemment inventés après coup pour les besoins mêmes de l'"explication". Et il suffit d'un minimum d'information anthropologique pour s'apercevoir que maison et habitat sont (ou ont été) d'une extraordinaire diversité, et que celle-ci ne peut se comprendre à partir des diversités géographiques et climatiques - même s'il est possible, le plus souvent, d'y discerner des "finalités" locales (par exemple l'inclinaison des toits ou la grandeur des ouvertures, l'accès à l'eau, etc.). Maison et habitat sont déjà des sortes d'invariants idéaux par rapport à la multitude des cas concrets. Cela sans compter qu'il faut encore distinguer entre le campement mobile des nomades (chez les peuples pasteurs ou dans la culture en brûlis des forêts équatoriales) et la véritable fondation de l'habitat sédentaire, remontant très vraisemblablement à l'époque néolithique (domestication de l'animal et du végétal), et lié en général au village puis à la cité - bien que cela n'exclue pas ce que les géographes nomment l'habitat dispersé. Par surcroît, il ne faut pas perdre de vue que la fondation de la maison et de l'habitat n'est pas ipso facto réservée à l'abstraction individualiste du couple familial qui règne aujourd'hui : l'habitat a pu abriter des familles entières, selon les regroupements autorisés par les règles de parenté (Lévi-Strauss), voire même des groupes claniques tout entiers - on parle encore, à cet égard, par exemple, de "maison" royale ou princière. Enfin, *last but not least*, il serait non moins naïf de réserver la maison ou l'habitat aux humains:

outre qu'il a souvent été lié, dans le passé, au culte des dieux domestiques et des ancêtres, il est aussi dévolu aux morts et aux âmes, mais encore aux dieux de la cité (temples) ou à Dieu, même s'il nous est pratiquement impossible de concevoir, de nos jours, que l'église est la "maison de Dieu", ou le temple dévolu à tel dieu, le lieu où les hommes sont susceptibles de le "rencontrer", moyennant telle ou telle pratique cultuelle. A tout cela, qui suffit pour indiquer l'extraordinaire complexité de la question, il faudrait encore ajouter, pour être tout à fait complet, la distinction entre la construction" en dur", faite pour traverser les âges, aussi immuablement que le minéral, et la construction dans des matériaux plus éphémères dont on sait fort bien qu'elle subira les outrages du temps, en précisant, encore une fois - l'époque actuelle le montre bien - que cette distinction est aussi liée à la culture, et pas exclusivement, par on ne sait quel étrange désir de s'exhiber pour longtemps, aux "progrès technologiques" - il y aurait ici matière à tout un commentaire de l'épisode biblique de la Tour de Babel.

Quelque déprimants qu'ils puissent paraître pour une analyse philosophique de la maison - ce genre d'analyse risquant très vite de dériver dans une sorte de rêverie métaphysique -, ces préliminaires ne nous laissent pas absolument sans ressources si tout au moins, à rebours du standard actuel de la structure pavillonnaire ou, pour les villes, de la structure en tour, nous nous interrogeons plus précisément sur "ce qui se passe" dans l'habiter et dans sa fondation de l'habitat - en laissant en outre aux marges de l'interrogation la question difficile du campement nomade. En ce qui concerne l'habiter, il est remarquable, déjà, que l'on dise d'une maison qu'elle est "habitée" en un sens qui évoque ce que l'on entend par "habitation" d'un corps - corps vivant par ses gestes, ses mimiques, ses paroles, et son regard. Il y a entre les deux une étrange complicité, accrue par le fait que tous deux, maison et corps vivant, délimitent, sans que ce soit de façon claire (comme par exemple une pierre), un dedans et un dehors, ou mieux, par le fait que, tout comme on ne peut pas dire tout simplement que le corps vivant se limite à son enveloppe physique (il y a, de lui, non seulement le regard, mais aussi l'allure, la parole, etc.), on ne peut dire davantage que la maison se limite "à ses quatre murs", non pas qu'elle-même débite des paroles ou jette des regards, mais qu'elle ait, elle aussi une certaine allure, qu'elle soit *porteuse de sens pluriels*, tout au moins pour ceux qui sont capables de les saisir, et ce, dès l'approche depuis le dehors. D'une manière analogue à celle dont je vois, et jusqu'à un certain point, comprends autrui par les multiples perceptions, conscientes, subconscientes et inconscientes de son corps habité de vie - de cette vie qui restera à jamais, ultimement, une énigme -, je vois, et jusqu'à un certain point je comprends (sans jamais arriver au bout) telle ou telle maison comme habitée du dedans, et comme faisant déjà sens pour moi. Bien qu'il puisse aussi s'agir de cela, il ne s'agit pas seu-

lement, dans cette appréhension, d'une "perception" esthétique, mais précisément *aussi* d'une "perception" de l'habitation. Le paradoxe s'accroît si l'on remarque que, pour peu que l'hospitalité entre en jeu, nous pouvons (ce qui est impossible pour le corps vivant d'autrui), jusqu'à un certain point, pénétrer *dans* la maison, vérifier par là qu'elle est bel et bien habitée, ou être déçu par le fait que tout y est par avance arrangé selon telles ou telles dispositions pratiques et esthétiques socialement en vigueur, laissant une impression de "froid" ou de "trop léché". On a beaucoup parlé, parmi les philosophes, de l'"union" de l'âme et du corps pour regretter, parfois, qu'on les distingue. On a moins souvent parlé de cette "union" et de cette distinction à propos de la maison, et pourtant la question s'y pose également, mais sous la forme de la distinction entre la maison réellement habitée et sa représentation, qui en fait une sorte de décor de théâtre, un ensemble de signes conventionnels ou ostentatoires de ce qui est censé être richesse ou raffinement. Il n'est que de penser aux superbes palais princiers que l'on visite aujourd'hui comme des musées pour s'apercevoir qu'en réalité ils étaient *inhabitables*.

Mais qu'est-ce qu'habiter pour l'habitant lui-même ? Il y a, là aussi, une résonance paradoxale entre l'habitation de son corps vivant et l'habitation de sa maison, dans ce qui est chaque fois habitation *du dedans*. Il serait absurde, pour la première, de confondre le dedans du corps vivant avec le dedans physique du corps physique, fait de muscles et de viscères. Ce dedans qui n'est pas physique mais qui est néanmoins *concret*, on le nomme l'intimité ; ou encore, puisqu'on dit aussi du corps vivant qu'il est "animé", on le nomme l'"âme". Mais ce terme est surdéterminé par l'Histoire. De même que le lien de l'intimité et de l'âme : l'intimité au sens où nous l'entendons aujourd'hui - et par là, le terme d'âme, de *psychè* - n'a été traité que tardivement par la philosophie, par Saint Augustin dans la perspective que l'on sait : il n'en est pas question par exemple chez Platon et Aristote, et ce, non pas seulement en raison de leur antériorité historique, par rapport à tout contexte théologique lié au christianisme, mais aussi, sans doute, parce que l'organisation grecque de la maison (*oikos*)[1] ne laissait que peu de place à ce que nous entendons aujourd'hui par intimité. C'est bien avec le christianisme que celle-ci commence à se penser, jusque dans la conception de l'habitat. C'est dire qu'il y a aussi des déterminants, qui sont culturels, pour la *définition* de *mon* corps vivant comme de *mon* corps propre, et que l'apparition du possessif en première personne pour le corps et l'âme témoigne indirectement du

1. Rappelons que du grec *oikos* dérive le grec *oikonomia* (direction, administration des affaires d'une maison) dont le terme «économie» est le calque, et que le chef de famille se dit en grec *oikodespotès* (maître de maison) dont il serait facile de fabriquer le calque pour «justifier» l'idéologie («politiquement correcte») actuellement en vigueur. En tout cas, parlant aujourd'hui de l'économie, on ferait un abus de sens en assimilant une nation à une «maison», même au sens le plus large. Rappelons aussi que l'équivalent latin d'*oikos* est *domus* (d'où se tire *domesticus*, domestique), et que celui d'*oikodespotès* est *dominus*. On voit l'intrication entre la maison et toute une part de l'organisation sociale.

changement de structure de l'habitation, de sa corrélation avec l'habitation de la maison telle que nous la comprenons implicitement à notre époque. Cela ne veut pas dire que les Grecs (ou tous autres) n'aient pas eu de corps vivant ou de corps propre, mais bien que les questions qui y sont attachées n'avaient pas lieu d'être posées dans leurs codages culturels. Tout au plus Platon y touche-t-il quand, à propos de la supériorité de la parole sur l'écriture, il explique, dans le *Phèdre*, qu'au moins la première peut compter sur la vie, la vigilance et l'assistance de celui qui parle, alors que la seconde a étrangement partie liée avec la mort. Or, pour nous, la parole vive ne peut qu'être habitée par le corps vivant de qui la prononce. Pour Platon, précisément, elle est d'emblée *sociale*, du moins dans l'exercice de la philosophie. Et il parle par ailleurs du corps (*sôma*) comme du "tombeau (*sèma*) de l'âme [2].

Ces réserves étant faites - et il le fallait pour garder à l'esprit nos préliminaires-, que signifie plus exactement que j'habite mon corps vivant *du dedans* ? Question difficile puisque, pour être non physiques, donc immatériels, ce dedans ou cette intimité sont concrets et non pas quelque vapeur, esprit (*pneuma*, *spiritus* qui sont matériels, rappelons-le) ou illusion (comme on s'est parfois plu à le proclamer aujourd'hui) : je puis les sentir ou les ressentir bien que ce ne soit par aucun de mes organes de sensation, et même si je ne puis entrer en eux au point d'apercevoir, fût-ce en imagination, mon enveloppe corporelle comme une muraille [3] - ce que je puis précisément de l'intérieur de ma maison. L'intimité ne peut donc être comprise que dans une double corrélation : d'une part, dans la rencontre effective d'autrui (et pour le nourrisson, c'est tout d'abord la mère) comme d'un corps vivant lui-même habité du dedans, et qui, au fil d'une Histoire complexe (qui n'est pas tout simplement faite d'événements), *fonde* littéralement mon habitation propre en ce qui advient comme l'intimité de *mon* corps vivant ; d'autre part, dans la *figuration* plus ou moins complexe de cette intimité au sein de la maison, au fil d'une Histoire non moins complexe (et qui n'est pas non plus tout simplement faite d'événements) durant laquelle le dedans de la maison (non strictement délimité, encore une fois, par ses "quatre murs") me devient *familier* au point que, le plus souvent, je n'y prête pas plus attention qu'à mon corps vivant. Et c'est cette corrélation qui, dans beaucoup de cultures, fait assimiler la maison au maternel ou au féminin, cela jusqu'au coeur des institutions patriarcales. On comprend par là l'erreur de principe qu'il y aurait de concevoir la maison comme un "instrument" ou un "outil" destiné à protéger des intrusions possibles du dehors : elle est plutôt le déploiement *figuré* au dehors, celui-ci compris comme un environnement

2. Il s'agit d'un jeu de mot célèbre dans la tradition philosophique. Rappelons que *sèma* veut aussi dire : signe (cf. «semaphore» : qui transporte des signes).
3. La douleur ou le plaisir extrêmes me placent, on le sait, «hors de moi», c'est à dire hors de mon intimité. Ils constituent ce que nous nommons le corps obscur et rebelle.

sans limites spatiales précises, et cependant limité d'une intimité du dedans en elle-même *infigurable*, impossible à percevoir et néanmoins toujours susceptible d'être ressentie. Et cette figuration est elle-même toujours déjà plus ou moins *codée* par la culture, à la fois dans la détermination de ses codes et dans les "jeux" que ceux-ci laissent ouverts pour une élaboration plus ou moins pauvre ou riche en inventivité, où le champ symbolique est travaillé pour lui-même et peut faire entrer, dans ce travail, la dimension esthétique. C'est dire que, pour être efficace, et ne pas "dégénérer" dans l'anonymat ou dans l'ostentatoire, cette figuration doit en un sens rester inaperçue, ou tout au moins tendre à s'effacer dans l'évidence non remarquée du familier, où les êtres se sentent "chez eux" : telle est en effet la condition selon laquelle l'intimité de la maison, la familiarité de ses êtres et de ses objets, peuvent entrer en résonance avec l'intimité de l'habitation du corps vivant , pour ainsi dire la rappeler ou en rendre possible à tout moment la réintégration - celle-là, en exemple extrême, qui est nécessaire pour "trouver" la paix ou le sommeil.

Bien plutôt, donc, que d'une protection contre les intrusions et les regards indiscrets de l'étranger, il s'agit, avec la maison, de la fondation ou plutôt de l'*institution* d'un *lieu*, si l'on entend celui-ci autrement que comme l'enveloppe abstraite d'une chose. Mais il va de soi qu'il n'y a jamais de lieu isolé, à l'exclusion de tous les autres. De la même manière que l'homme ne vit jamais seul - s'il le faisait, disait Aristote, il serait un animal ou un dieu -, de la même manière la maison n'est-elle jamais isolée au milieu d'un désert immense et inhabité - même dans le cas où le "peuplement" est "dispersé". Loin de refermer sur l'isolement autarcique du privé, la maison ouvre, par ce qu'elle met plus ou moins implicitement en jeu, sur d'autres maisons ou d'autres habitations, c'est-à-dire sur un "pays", au sens qui est encore en usage dans nos campagnes. Et dans la sédentarisation, le "pays" est à son tour une sorte de lieu de second degré, lieu où l'on est "entre soi", parfois en opposition plus ou moins ouverte avec "l'étranger", celui qui vient d'on ne sait où, de qui on ne sait rien, dont les intentions restent insondables. Il est bon de rappeler que dans les cultures dites archaïques, le nom générique "homme" est celui-là même par lequel le groupe social se définit lui-même, et que le rêve (généreux) d'humanité universelle est historiquement récent, reste à l'état de rêve pour la plus grande partie de la planète, et comporte, comme sa part obscure et destructrice, une gigantesque acculturation (qui est "déculturation") où tout est équivalent à tout, où les différences se nivellent dans l'abstraction idéologique de l'individu, lui-même en rupture tendancielle avec ce qui peut ressembler à de l'intimité, c'est-à-dire, si nous sommes cohérents avec nous-mêmes, à de la maison : inutile d'évoquer longuement ici les désastres induits par les "mégapoles", ou par l'extension proliférante des "banlieues". Si toute culture est éminemment respectable - et passionnante à étudier - en tant que fruit ou "cas de figure",

chaque fois unique, du génie humain, si les "hybridations" culturelles se sont parfois montrées extrêmement fécondes dans l'Histoire, cela ne veut pas dire que les cultures s'équivalent toutes en étant mutuellement transmissibles et réductibles, ni non plus qu'elles aient à se "refonder" dans une "authenticité" qu'elles ont en réalité déjà perdue parce que la machine aveugle du profit - génératrice d'entropie, c'est-à-dire de désordre - est déjà passée par là.

On n'est donc pas près de résoudre la difficulté immense qu'il y a de penser la maison et l'habitation à une époque comme la nôtre où nous assistons, pour le moins, à l'effondrement universel d'une civilisation (avec toutes ses variantes culturelles chaque fois singulières) qui a probablement dix mille ans d'âge : la civilisation néolithique. Et de penser ces questions sans avoir l'air d'être pris par quelque nostalgie, d'autant plus que ce que nous avons appelé "machine aveugle" semble nous pousser dans une fuite en avant, dont les horreurs du XXe siècle nous ont montré qu'elle est course à l'abîme.

Peut-être, donc, est-il déjà trop tard, peut-être venons-nous, selon le mot de Hegel à propos des philosophes, comme la chouette de Minerve qui prend son envol une fois la *nuit* tombée. Peut-être pas, car sur ces questions, nul ne peut décider. En tout cas, nous avons pris la maison et l'habitat à un certain degré de leur évolution, peut-être au crépuscule de ce qui en a révélé le sens, celui que nous avons brièvement tenté d'analyser, au moment même où, depuis la seconde moitié du XIXe siècle, on s'est mis à penser pour elle-même la question du corps, plus précisément du corps vivant - que d'aucuns voudraient toujours et encore aujourd'hui réduire à une machine, où l'on retrouve au reste la corrélation entre "pensée" du corps et automatismes qui, dans leur anonymat, n'ont plus rien à voir avec une intimité qui tend elle-même à disparaître, dans la *représentation* du privé, donc plus rien à voir avec la maison et l'habitation. Nous comprenons en tout cas, contre toute leçon de "pessimisme" (liée à quelque forme illusoire de "nostalgie"), que nous avons au moins tenté de saisir, un bref moment, la question de la maison à un stade crucial de son évolution, où elle se révèle en réalité comme extrêmement complexe puisque s'y mêle, à travers les questions du corps vivant, de l'intimité, et du lieu, la question de savoir qui nous sommes, nous les hommes, qui non seulement édifions des maisons pour notre habiter, mais aussi pour l'habiter des morts, des dieux et de Dieu. Cela même si c'est, à l'*impossible* puisque nous ne saurons jamais comment les morts habitent leur maison, pas plus que nous ne pouvons soupçonner comment un dieu ou Dieu habite sa maison. Du moins pensons-nous que notre tentative, aussi brève soit-elle, montre qu'il ne s'agit pas là d'un simple "transfert", c'est-à-dire d'une métaphore "anthropomorphique", mais d'autre chose, qui reste à analyser, et qui garde tout son mystère, qui a en tout cas à voir, nous le suggérons, avec la non

pa

limitation physique ou factuelle du corps vivant, avec ce qui, de l'altérité radicale, pointe secrètement en celui-ci. Sans aller jusqu'aux inextricables difficultés suscitées par le christianisme, les dieux homériques avaient déjà un corps vivant, parce que parlant, intriguant, et même susceptible d'être blessé, malgré son infigurabilité principielle - la figuration plastique ne viendra que bien plus tard, et alors les dieux ne le seront plus, bien vite, que de "convention"-, et les morts, comme le montre le voyage "merveilleux" d'Ulysse aux bords de l'Enfer (Hadès: séjour des morts), en avaient un aussi, quoique fantômatique (eidôlon), mais susceptible d'être "ranimé" et de pouvoir parler, à l'occasion, par l'absorption de sang animal.

Marc Richir.

La Maison / maison d'âme et de terre
- Dossier Argile n° 9 -
Ed. Argile - Vicin-La Rochefoucauld / Banon
Avril 2001 - pp 113-119